



**WAJDI MOUAWAD**

**Né en 1968**

**LIBAN**

*Wajdi Mouawad a quitté le Liban à l'âge de dix ans, et a vécu tout d'abord à Paris puis a fait carrière en tant que dramaturge (Forêts, Littoral, incendies) et metteur en scène au Canada où il a dirigé le Théâtre de Quat'Sous à Montréal. Depuis 2016, il dirige à Paris le théâtre de la Colline. Il est également romancier.*

### **Visage retrouvé, Leméac / Actes Sud, 2002 / Babel**

*La guerre, ses horreurs et ses conséquences, immédiates ou plus sourdes, l'exil et l'éloignement de sa terre et des siens, les distances créées au sein même d'une famille...*

J'AI SEPT ANS ET NOUS SOMMES dans la chambre la plus sûre de notre maison de la montagne. Mon père mon frère ma sœur et moi sommes assis côte à côte et nous attendons. Nous attendons pour voir si une bombe ne va pas venir nous avaler, nous manger, comme un cheval en furie qui surgirait tout à coup du plafond pour nous déchiqueter à grands coups de sabots. Il n'est pas question pour moi d'aller jouer avec le chien de monsieur Boutros. Il faut se protéger des bombes. Je me souviens qu'il y a à peine deux ans, on me montrait comment arroser les herbes du jardin. Le jardin est toujours là. Je m'inquiète. Les bombes tombent. Ma mère est dans la cuisine. Je dis : Pourquoi maman n'est pas avec nous ? Comme une réponse, une bombe abat sur nous son hennissement de souffre. Je suis convaincu que nous sommes tous morts ! Ou bien non ! Pas nous ! Mais ma mère ! Oui, ma mère est morte, je pense. La bombe l'a mangée, ma mère dans la cuisine a reçu la bombe dans son ventre ! Je veux hurler, mais je ne hurle pas ! Ma mère arrive en courant, elle n'est pas morte, mais elle a des yeux fantômes ! La bombe est tombée dans le jardin et le jardin brûle, pleure-t-elle. En la voyant, en l'entendant, j'entends sa peine. Je crie : Le jardin, le jardin ! Je veux courir pour aller voir, et mon père se jette sur moi pour m'empêcher de me jeter à mon tour dans les flammes. La cuisine brûle. Le jardin brûle. Tout brûle dans ma mémoire, tout brûle ! Ma mémoire brûle ! Mon père me retient pour m'empêcher de courir, il ne veut pas me voir brûler moi aussi avec les tomates, les courgettes et les aubergines. Reste ici, reste ici ! hurle mon père, il n'y a plus de jardin ! La bombe est tombée, demeure caché, ne regarde pas, ne regarde pas. Mais je ne l'écoute plus qu'à moitié. Dans ses bras, je pleure. Je pleure longtemps... Là, dans les bras de mon père, j'entends la voix morte de ma mère dire qu'il faut partir d'ici. Quitter le pays. Et fuir. Fuir pour ne pas mourir. Je pense aux montagnes blanches du pays de mon enfance. On se quitte pour toujours. Adieu la terre et

Adieu le jardin, Adieu les moutons et Adieu le chien de monsieur Boutros, Adieu ma langue natale, Adieu. Je veux mourir, je ne veux plus être moi, je ne veux plus dire le mot « moi ». Je veux tout oublier. Tout.

Le temps, à coups d'obus, a fini par passer, sortir de son embouteillage de douleur, il s'est anesthésié, il a congelé ses souvenirs. Le temps est une poule à qui l'on a tranché la tête. C'est mieux comme ça. Il passe, mais je ne me souviens plus de rien. Je ne fais plus attention à rien. Je suis un enfant irresponsable. Demain, on prend l'avion. Un pays lointain et pluvieux m'attend. Je voudrais tellement ne plus dire « je », ne plus m'occuper de rien. Je voudrais tellement que quelqu'un dise « il » pour moi. Qu'on me débarrasse.

Wajdi Mouawad, *Visage retrouvé*, Leméac / Actes Sud, 2002 / Babel